

Honoré de Balzac

*Comédie humaine*

Tome III

*Études de mœurs*

*Scènes de la vie privée*

*La Messe de l'athée*

#### Contexte biographique et littéraire

Le récit de Balzac est lié à l'histoire d'un personnage réel, un certain Dupuytren. Il remanie plusieurs des détails de sa vie, mais il en utilise plusieurs, entre autres, le fait qu'il a réussi à se placer et à durer malgré les changements de régime qu'il a connus. De plus, on peut dire que Balzac met dans sa description de la vie d'étudiant de Desplein beaucoup de ce qu'il a vécu dans ses premières années à Paris.

#### Titre

Le titre nomme au fond la seconde partie du récit. La première partie sert à présenter le personnage et son athéisme et donc à rendre problématique la messe à laquelle il assiste. C'est là une technique typique de Balzac : il place les personnages, dans leur contexte physique, historique et, mettons, relationnel. Puis l'action commence. Il y a souvent une troisième partie :

une chute, où on découvre la vérité, ou les choses se renversent, ou la conclusion est tirée. Dans ce cas-ci, je trouve que le début et la fin du texte décrivent deux hommes, le premier est un athée dur, agressif et ironique et le second est un agnostique tendre, respectueux et sincère. Le premier est un grand homme qui est limité sur le plan scientifique par sa fermeture aux mystères possibles de la vie, alors que le second, pourtant le même, n'est pas du tout fermé au contraire. On pourrait dire qu'il y a là une contradiction. Je trouve que c'est assez juste en ce sens que l'auteur est malhonnête avec son lecteur et qu'il prépare ainsi . Mais je défendrais Balzac en suggérant qu'il présente aussi une sorte d'archéologie du personnage en le montrant tel qu'il apparaît à l'extérieur pour montrer son collègue qui le sonde comme un médecin et qui reçoit sa confession révélatrice.

Il n'en reste pas moins que le titre propose une messe au singulier, alors qu'il est question de plusieurs messes et même d'une fondation religieuse. Le singulier dit le second *symptôme* observé par le collègue de Desplein. Je signale qu'il y a au fond trois symptômes : son attitude généreuse envers les Auvergnats, la messe, et la fondation religieuse. Pourtant, le médecin, contre tout bon sens, attend sept ans avant de poser la question qu'il pose en fin de compte, tout en étant taraudé par l'énigme.

#### Remarques particulières

Balzac présente son héros comme un de ses grands hommes dont il aime faire le portrait (je pense à Félix de Vandenesse et le chimiste Balthazar Claës, ou Rastignac et Vautrin, le docteur Minoret et le docteur Benassis, les artistes peintres Théodore de

Sommervieux et Joseph Bridau, et enfin le penseur Siger de Brabant et Louis Lambert. Son Desplein est un géant, un homme supérieur ou un génie (des expressions de Balzac) de la médecine et donc du monde rationnel. Mais l'auteur tient à faire savoir que cette rationalité triomphante trouve sa force dans autre chose que la raison, soit dans une sorte de poussée énergétique qui est bien peu rationnelle. De plus, ce rationalisme est limité parce qu'il n'est que rationnel. En gros, ou plutôt tour à tour, Balzac lui *reproche* d'être transitoire, partiel, matérialiste, égoïste et athée. « Mais a-t-il résumé toute la science en sa personne comme ont fait Hippocrate, Galien, Aristote ? A-t-il conduit toute une école vers des mondes nouveaux ? Non. S'il est impossible de refuser à ce perpétuel observateur de la chimie humaine, l'antique science du Magisme, c'est-à-dire la connaissance des principes en fusion, les causes de la vie, la vie avant la vie, ce qu'elle sera par ses préparations avant d'être ; malheureusement tout en lui fut personnel : isolé dans sa vie par l'égoïsme, l'égoïsme suicide aujourd'hui sa gloire. Sa tombe n'est pas surmontée de la statue sonore qui reedit à l'avenir les mystères que le Génie cherche à ses dépens. Mais peut-être le talent de Desplein était-il solidaire de ses croyances, et conséquemment mortel. Pour lui, l'atmosphère terrestre était un sac générateur : il voyait la terre comme un œuf dans sa coque, et ne pouvant savoir qui de l'œuf, qui de la poule, avait commencé, il n'admettait ni le coq ni l'œuf. Il ne croyait ni en l'animal antérieur, ni en l'esprit postérieur à l'homme. Desplein n'était pas dans le doute, il affirmait. Son athéisme pur et franc ressemblait à celui de beaucoup de savants, les meilleurs gens du monde, mais invinciblement athées, athées comme les gens religieux n'admettent pas qu'il puisse y avoir d'athées. Cette opinion ne devait pas être autrement chez un homme habitué depuis son jeune

âge à disséquer l'être par excellence, avant, pendant et après la vie, à le fouiller dans tous ses appareils sans y trouver cette âme unique, si nécessaire aux théories religieuses (pages 386 et 387).» Encore une fois, à travers les limites de Desplein, Balzac pointe vers une partie de l'expérience humaine qui dépasse l'expérience scientifique ordinaire, dépasse la raison pratique, dépasse les sens ; on n'est pas loin des fluides et de l'électricité et des comptes rendus ésotériques par lesquels il peut prétendre accepter la savoir cartésien, mais en rejoignant quelque chose de plus, quelque chose sans quoi l'expérience humaine et la vie humaine ne valent plus, et donc quelque chose de plus important que l'expérience scientifique ordinaire qui est au fond bestiale ou matérialiste ou simplificatrice. Mais à la fin du récit, une fois que le docteur Desplein fait sa confession, on se trouve comme avec le bon docteur Minoret d'*Ursule Minoret*, en présence de quelqu'un qui est disponible aux choses religieuses, un voltairien qui accepte autre chose qui ressemble à ce qui est présenté dans la « Profession de foi du Vicaire savoyard ». Mais cette acceptation dans le cas de Desplein ne dépasse pas la reconnaissance due à quelqu'un qui l'a soutenu dans sa jeunesse. Son acceptation de ce qui dépasse le physique ne l'atteint pas jusque dans son épistémologie de scientifique.

On parlera autant qu'on le veut du réalisme de Balzac. Je note que son docteur Desplein ne compte pas comme il faut quand il décrit ses dépenses d'étudiant (voir page 395). Surtout, je tiens à signaler qu'après tant d'autres, il ne s'est pas renseigné au sujet du dogme de l'Immaculée Conception, qu'il prétend être identique avec le dogme de la virginité de la Marie, mère de Dieu. (Voir page 393.) Ce qui veut dire qu'il se trompe sur le B A BA de la théologie nouvelle de son époque, Mais bon, cette remarque ne comptera pas : le

seul réalisme qui compte est celui qui mine la foi classique. J'en profite pour signaler que le réalisme de Balzac est différent de celui de Flaubert au moins parce que le premier est bien moins sévère (ou maniaque) que le second. En tout cas, on peut prouver roman après roman, récit après récit, que Balzac joue le réalisme et la vérification dans les faits, alors que Flaubert les pratique bel et bien.

On trouve dans ce récit au moins une des thèses essentielles de Balzac, celui de la petitesse des motifs qui guident la grande majorité des humains et donc qui structurent les sociétés. « Bianchon, si vous m'avez vu quelquefois amer et dur, je superposais alors mes premières douleurs sur l'insensibilité, sur l'égoïsme desquels j'ai eu des milliers de preuves dans les hautes sphères ; ou bien je pensais aux obstacles que la haine, l'envie, la jalousie, la calomnie ont élevés entre le succès et moi. À Paris, quand certaines gens vous voient prêts à mettre le pied à l'étrier, les uns vous tirent par le pan de votre habit, les autres lâchent la boucle de la sous-ventrière pour que vous vous cassiez la tête en tombant ; celui-ci vous déferre le cheval, celui-là vous vole le fouet : le moins traître est celui que vous voyez venir pour vous tirer un coup de pistolet à bout portant. Vous avez assez de talent, mon cher enfant, pour connaître bientôt la bataille horrible, incessante que la médiocrité livre à l'homme supérieur. Si vous perdez vingt-cinq louis un soir, le lendemain vous serez accusé d'être un joueur, et vos meilleurs amis diront que vous avez perdu la veille vingt-cinq mille francs. Ayez mal à la tête, vous passerez pour un fou. Ayez une vivacité, vous serez insociable. Si, pour résister à ce bataillon de pygmées, vous rassemblez en vous des forces supérieures, vos meilleurs amis s'écrieront que vous voulez tout dévorer, que vous avez la prétention de dominer, de tyranniser. Enfin vos

qualités deviendront des défauts, vos défauts deviendront des vices, et vos vertus seront des crimes. Si vous avez sauvé quelqu'un, vous l'aurez tué ; si votre malade reparaît, il sera constant que vous aurez assuré le présent aux dépens de l'avenir ; s'il n'est pas mort, il mourra. Bronchez, vous serez tombé ! Inventez quoi que ce soit, réclamez vos droits, vous serez un homme difficultueux, un homme fin, qui ne veut pas laisser arriver les jeunes gens. Ainsi, mon cher, si je ne crois pas en Dieu, je crois encore moins à l'homme (page 396). » » C'est pour Balzac un problème constant qui s'inscrit dans son expérience des échecs répétés de ses entreprises politiques, économiques et sociales, mais qui, me semble-t-il, a trouvé une première entrée en lui par les écrits de Rousseau (encore lui) : comment le grand homme, qui voit clair pourtant, ne réussit pas à être reconnu par ses concitoyens et congénères ? La réponse est la suivante. La société est construite sur l'égoïsme humain, mais sur un égoïsme dur, envieux et agressif, en particulier quand il s'agit des hommes qui sont différents, plus élevés. En conséquence la supériorité, artistique, intellectuelle ou morale, en supposant qu'elle peut être perçue par les gens sera oubliée, méprisée, voire tuée : les faits ne comptent pas, les préjugés sont plus forts que l'évidence, et le cœur est plus fort que la raison. Ce qui est une vérité sans doute, mais une vérité qui est résolue par les romantiques triomphants (comme Balzac) ou déçus (comme Flaubert) autrement que ne le firent les Anciens et les Chrétiens. Ce qui n'intéresse pas du tout les Modernes, parce qu'en raison de la rupture fondamentale du XVI<sup>e</sup> siècle, rend impossible le réexamen de la question de fond par la plupart des humains. J'ajoute que dans ce récit, cette caractéristique de la société sera contrée par l'action d'un homme simple, d'un homme arrivé de la campagne, d'un homme qui est dominé par la pitié, une

pitié mâtinée de religion. (Est-ce la pitié qui conduit à la foi ? Est-ce la foi qui conduit à la pitié ? Peu importe en un sens : ce n'est pas la tradition, ou la grâce, ou l'institution qui est au cœur du cœur de cet homme religieux et aimant.)

Mais pour faire apparaître ce personnage, il faut que le docteur Desplein se présente non seulement comme un génie, un être passionné, qui rejette le monde dur en passant pour ainsi dire dans le monde de l'idéal (ici l'idéal de la recherche médicale), mais encore comme un être qui souffre. Cela est essentiel sans doute au récit : Bourgeat, héros de la pitié et de la bonté et du soutien d'un grand, doit être grand à sa façon et surtout doit voir la souffrance du grand en gésine. « J'ai eu de si rudes commencements, mon cher Bianchon, que je puis disputer à qui que ce soit la palme des souffrances parisiennes. J'ai tout supporté : faim, soif, manque d'argent, manque d'habits, de chaussure et de linge, tout ce que la misère a de plus dur. J'ai soufflé sur mes doigts engourdis dans ce *bocal aux grands hommes*, que je voudrais aller revoir avec vous. J'ai travaillé pendant un hiver en voyant fumer ma tête, et distinguant l'air de ma transpiration comme nous voyons celle des chevaux par un jour de gelée. Je ne sais où l'on prend son point d'appui pour résister à cette vie. J'étais seul, sans secours, sans un sou ni pour acheter des livres ni pour payer les frais de mon éducation médicale ; sans un ami : mon caractère irascible, ombrageux, inquiet me desservait. Personne ne voulait voir dans mes irritations le malaise et le travail d'un homme qui, du fond de l'état social où il est, s'agite pour arriver à la surface. Mais j'avais, je puis vous le dire, à vous devant qui je n'ai pas besoin de me draper, j'avais ce lit de bons sentiments et de sensibilité vive qui sera toujours l'apanage des hommes assez forts pour grimper sur un sommet quelconque,

après avoir piétiné longtemps dans les marécages de la Misère. Je ne pouvais rien tirer de ma famille, ni de mon pays, au-delà de l'insuffisante pension qu'on me faisait. Enfin, à cette époque, je mangeais le matin un petit pain que le boulanger de la rue du Petit-Lion me vendait moins cher parce qu'il était de la veille ou de l'avant-veille, et je l'émiettait dans du lait : mon repas du matin ne me coûtait ainsi que deux sous. Je ne dînais que tous les deux jours dans une pension où le dîner coûtait seize sous. Je ne dépensais ainsi que neuf sous par jour (page 394). » »

Mais il faut voir aussi comment en remontant dans le passé du docteur Desplein, en faisant naître devant les yeux du lecteur un nouveau personnage, simple, bon et religieux, ce qui manque au docteur Desplein apparaît sous une nouvelle aspect. « Le pauvre homme se sentait le cœur gros d'affections à placer ; il n'avait jamais été aimé que par un caniche mort depuis peu de temps, et dont il me parlait toujours en me demandant si je croyais que l'Église consentirait à dire des messes pour le repos de son âme. Son chien était, disait-il, un vrai chrétien, qui, durant douze années, l'avait accompagné à l'église sans avoir jamais aboyé, écoutant les orgues sans ouvrir la gueule, et restant accroupi près de lui d'un air qui lui faisait croire qu'il priait avec lui. Cet homme reporta sur moi toutes ses affections : il m'accepta comme un être seul et souffrant ; il devint pour moi la mère la plus attentive, le bienfaiteur le plus délicat, enfin l'idéal de cette vertu qui se complaît dans son œuvre. Quand je le rencontrais dans la rue, il me jetait un regard d'intelligence plein d'une inconcevable noblesse : il affectait alors de marcher comme s'il ne portait rien, il paraissait heureux de me voir en bonne santé, bien vêtu. Ce fut enfin le dévouement du peuple, l'amour de la grisette reporté dans une sphère élevée. Bourgeat faisait mes commissions, il m'éveillait la nuit

aux heures dites, il nettoyait ma lampe, frottait notre palier ; aussi bon domestique que bon père, et propre comme une fille anglaise. Il faisait le ménage. Comme Philopémen, il sciait notre bois, et communiquait à toutes ses actions la simplicité du faire, en y gardant sa dignité, car il semblait comprendre que le but ennoblissait tout. Quand je quittai ce brave homme pour entrer à l'Hôtel-Dieu comme interne, il éprouva je ne sais quelle douleur morne en songeant qu'il ne pourrait plus vivre avec moi ; mais il se consola par la perspective d'amasser l'argent nécessaire aux dépenses de ma thèse, et il me fit promettre de le venir voir les jours de sortie. Bourgeat était fier de moi, il m'aimait pour moi et pour lui (page 399). » On rencontre un homme qui aime, mais dont l'amour est d'abord et avant tout une sorte de pitié. D'ailleurs, le récit du docteur finit en racontant comment il lui a retourné cet amour/pitié en le soignant quand il souffrait. On n'est pas loin, me semble-t-il, du rousseauisme le plus pur qui transforme tout : la justice, l'amitié et l'amour, en particulier, en des figures de pitié.

Je trouve que Balzac fait durer bien longtemps l'énigme : Bianchon, l'étudiant collègue de Desplein, aurait pu et, je dirais, aurait dû, agir plutôt pour résoudre l'énigme. Étant donné la bizarrerie psychologique de cet atermolement, on doit se demander quel effet cherchait Balzac. Je ne réussis pas arriver à une hypothèse à peu près satisfaisante. Il y a au moins ceci : il fait durer le suspense un peu, au moins dans l'imagination du lecteur, de façon à rendre l'explication finale, l'explication d'une sorte d'acceptation de la supériorité de la simplicité et de la bonté qui s'ensuit plus impressionnante. Que cette simplicité et cette bonté soient utiles aux sociétés, que la société française qui se met en place avec et après la Restauration a besoin de ces deux qualités, que ces

deux qualités soient liées à la religion et donc à la messe de l'athée, tout cela arrive à la fin du récit comme une sorte de résolution dramatique qui équivaut presque à une preuve.

À la fin du récit, Balzac donne la parole à un athée qui doute, voire qui prend les mots de la religion. Cela me paraît assez joli, mais cela implique que les descriptions initiales de l'athéisme agressif du docteur Desplein sont fausses, ou truquées. Il est impossible pour moi de réconcilier cette première description avec les paroles finales. Je comprends que Balzac voulait ainsi mieux préparer la chute de son récit, où le narrateur fait parler Bianchon qui redresse le portrait. «Bianchon, qui soigna Desplein dans sa dernière maladie, n'ose pas affirmer aujourd'hui que l'illustre chirurgien soit mort athée. Des croyants n'aimeront-ils pas à penser que l'humble Auvergnat sera venu lui ouvrir la porte du ciel, comme il lui ouvrit jadis la porte du temple terrestre au fronton duquel se lit : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante* (page 401) !» Mais je trouve cela insatisfaisant.